

HARLAN COBEN

NE T'ÉLOIGNE PAS

*Traduit de l'américain
par Roxane Azimi*

belfond
12, avenue d'Italie
75013 Paris

Titre original :

STAY CLOSE

publié par Dutton, un membre de Penguin Group (USA)
Inc., New York

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement, et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des établissements d'affaires, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
vous pouvez consulter notre site internet,
www.belfond.fr

ou envoyer vos nom et adresse,
en citant ce livre,
aux Éditions Belfond,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.

Et pour le Canada,
à Interforum Canada, Inc.
1055, bd René-Lévesque-Est,
Bureau 1100,
Montréal, Québec, H2L 4S5.

ISBN : 978-2-7144-5073-9

© Harlan Coben 2012. Tous droits réservés.

© Belfond 2012 pour la traduction française.

© Belfond 2013 pour la présente édition.

Belfond | un département **place des éditeurs**



place
des
éditeurs

*Celui-ci est pour tante Diane et oncle Norman Reiter.
Et tante Ilene et oncle Marty Kronberg.
Avec toute mon affection et ma gratitude.*

QUELQUEFOIS, DURANT CETTE FRACTION DE SECONDE où Ray Levine prenait des photos et où le monde s'évanouissait dans l'éclair de son flash, il voyait le sang. Il savait bien sûr que c'était juste une image mentale mais, tout comme en ce moment, la vision était si nette qu'il devait abaisser son appareil pour scruter longuement le sol. Cet épisode terrible – l'instant où la vie de Ray avait basculé, où, de quelqu'un avec des projets et un avenir, il était devenu un loser grand format –, cet épisode, donc, ne le hantait jamais dans ses rêves ni quand il se trouvait seul dans le noir. Les visions d'horreur attendaient qu'il soit bien réveillé, entouré de gens, pris par ce que d'aucuns nommeraient ironiquement son travail.

Dieu merci, les visions s'estompèrent pendant qu'il mitraillait non-stop le garçon dont on faisait la bar-mitsvah.

— Regarde par ici, Ira ! cria Ray derrière son objectif. Qui est-ce qui t'habille ? C'est vrai que Jen et Angelina se crêpent toujours le chignon à cause de toi ?

Quelqu'un lui donna un coup de pied dans le tibia. Quelqu'un d'autre le bouscula. Ray continuait à mitrailler.

— Et l'after, Ira, ça se passe où ? Qui est l'heureuse élue à qui tu réserves la première danse ?

Ira Edelstein fronça les sourcils, dissimulant son visage à l'objectif. Imperturbable, Ray se propulsa en avant, le prenant sous toutes les coutures.

— Dégage ! lui hurla-t-on.

On le poussa de plus belle. Ray s'efforça de reprendre son équilibre.

Clic, clic, clic.

— Maudit paparazzi ! glapit Ira. Je pourrais pas avoir un moment de répit ?

Ray leva les yeux au ciel. Il ne recula pas. Derrière l'objectif, la vision sanglante revint. Il essaya de la chasser, elle persista. Il gardait le doigt sur le déclencheur. Le héros de la bar-mitsvah bougeait au ralenti à présent.

— Parasites ! brailla-t-il.

Ray se demanda s'il était possible de tomber plus bas.

Un nouveau coup au tibia lui fournit la réponse : non et non.

Le « garde du corps » d'Ira – un malabar au crâne rasé dénommé Fester – écarta Ray de son avant-bras large comme un fût de chêne. Ray le regarda, l'air de dire : « Qu'est-ce qui te prend ? » et Fester articula silencieusement : « Pardon. »

Fester était son employeur et patron de Star d'un Jour – Paparazzi à louer, ce qui voulait dire ce que ça voulait dire. Ray ne filait pas les stars dans l'espoir de voler une photo compromettante qu'il pourrait revendre à un tabloïd, non. C'était pire que ça : il était là pour offrir son quart d'heure de célébrité à quiconque était prêt à en payer le prix. En clair, des clients avec un ego surdimensionné et probablement des problèmes d'érection embauchaient des paparazzi pour les suivre partout, prendre des photos souvenirs et vivre, conformément à la brochure, « des moments fabuleux dans la peau d'une star, avec votre paparazzi personnel ».

Ray aurait certes pu dégringoler encore plus bas, mais pas sans l'intervention expresse de Dieu.

Les Edelstein avaient choisi le « mégapack VIP » : deux heures avec trois paparazzi, un garde du corps, un perchman, tous collés aux basques de la « star », le mitraillant comme s'il était Charlie Sheen se faufilant en catimini dans un couvent. Le mégapack VIP comprenait également un DVD-souvenir et votre trombine en couverture d'un faux magazine people avec gros titres à l'avenant.

Le prix du mégapack VIP ?

Quatre mille dollars.

Et, pour répondre à la question qui s'imposait : oui, Ray se détestait.

Ira joua des coudes pour s'engouffrer dans la salle de bal. Abaisant son appareil, Ray regarda ses deux confrères paparazzi. S'ils n'avaient pas le « L » de loser tatoué sur le front, c'était juste pour éviter la redondance.

Ray consulta sa montre.

— Zut, lâcha-t-il.

— Quoi ?

— Encore un quart d'heure à tirer.

Les confrères – tout juste capables d'écrire leurs noms dans le sable avec le doigt – grognèrent. Un quart d'heure. Autrement dit, il fallait entrer dans la salle pour couvrir l'ouverture des festivités. Ray avait horreur de ça.

La bar-mitsvah avait lieu au *Manoir de Wingfield*, une salle de banquet tellement surchargée qu'un peu plus tôt dans le temps elle aurait pu passer pour la réplique d'un palais de Saddam Hussein. Il y avait des lustres, des miroirs, du faux ivoire, des boiseries sculptées et une profusion de dorures étincelantes.

L'image du sang revint. Il cilla pour l'évacuer.

La soirée était habillée. Les hommes avaient l'air riches et harassés. Les femmes, soignées et artificiellement embellies. Ray se fraya un passage dans la foule, en jean, blazer gris froissé et baskets Chuck Taylor. Quelques-uns des convives le dévisagèrent comme s'il venait de vomir sur leurs fourchettes à salade.

Il y avait là un orchestre de dix-huit musiciens, plus un « animateur » censé mettre de l'ambiance. Imaginez une émission de jeux ringarde à la télé. Imaginez Kermit la grenouille. L'animateur se saisit du micro et, d'une voix de présentateur sur un ring de boxe, déclama :

— Bienvenue, mesdames et messieurs, pour la première fois depuis qu'il a reçu la Torah et qu'il est devenu un

homme, je vous demande d'accueillir comme il se doit le seul, l'unique... Ira Edelstein !

Ira parut avec deux... Ray ne savait pas très bien quel terme employer, le plus adéquat étant peut-être « call-girls de luxe ». Deux bombes escortèrent le petit Ira dans la salle, les yeux à la hauteur de leur décolleté. Ray arma l'appareil et avança en secouant la tête. Ce gosse avait treize ans. À cet âge-là, avec des créatures pareilles collées à lui, il allait mettre une semaine à déblander.

Ah, la jeunesse.

La salle croula sous les applaudissements. Royal, Ira salua la foule.

— Ira ! lui cria Ray. Ce sont tes nouvelles déesses ? Est-ce vrai que tu vas peut-être en ajouter une troisième à ton harem ?

— Je vous en prie, geignit Ira, blasé. J'ai droit à ma vie privée !

Ray réprima un haut-le-cœur.

— Mais ton public veut savoir.

Fester, le garde du corps aux lunettes noires, posa une grosse paluche sur Ray pour permettre à Ira de passer. Ray prit des photos, persuadé que la magie du flash allait opérer. L'orchestre explosa... Depuis quand mariages et bar-mitsvah rivalisaient-ils en nombre de décibels avec un concert de rock en plein air ? Ira dansa lascivement avec les call-girls. Puis ses copains de treize ans envahirent la piste, bondissant telles des échasses sauteuses. Ray « rusa » pour contourner Fester, reprit des photos, jeta un œil à sa montre.

Plus qu'une minute.

— Bâtard de paparazzi !

Nouveau coup au tibia de la part d'un petit con qui passait par là.

— Bordel, ça fait mal !

Le petit con se hâta de disparaître. Note : penser à se munir de protège-tibias. Il implora Fester du regard. Celui-ci mit fin à son supplice en lui faisant signe de le suivre dans

un coin. Mais le vacarme était tel qu'ils durent retourner dans l'entrée pour s'entendre parler.

Fester pointa son énorme pouce en direction de la salle de bal.

— La lecture de la haftarah, il s'en est bien tiré, le gamin, tu ne trouves pas ?

Ray se borna à le dévisager.

— J'ai un boulot pour toi demain, dit Fester.

— Cool. Qu'est-ce que c'est ?

Fester évitait de le regarder, et Ray n'aimait pas ça.

— Aïe.

— C'est George Queller.

— Doux Jésus.

— Eh oui. Pareil que d'habitude.

Ray soupira. George Queller cherchait à impressionner ses nouvelles conquêtes en les accablant et, pour finir, en les terrorisant de ses attentions. Il louait les services de Star d'un Jour pour les accompagner, lui et sa dulcinée – le mois dernier, par exemple, ce fut une prénommée Nancy –, tandis qu'ils pénétraient dans un petit bistrot romantique. Une fois la mignonne bien à l'abri à l'intérieur, on lui présentait une carte – ce n'est pas une plaisanterie – customisée sur laquelle on pouvait lire : « Le tout premier rendez-vous de George et Nancy » avec l'adresse, le jour, le mois et l'année imprimés dessous. À la sortie du restaurant, le paparazzi de location était là, mitraillant le couple et clamant que George avait annulé un week-end aux îles Turks-et-Caïcos avec Jessica Alba pour les beaux yeux de Nancy (présentement tétanisée).

George considérait ces manœuvres comme un prélude à un radieux avenir à deux. Nancy et consorts considéraient ces manœuvres comme un prélude à un bâillon sur la bouche et un entrepôt désaffecté.

Il n'y avait jamais de second rendez-vous.

Fester finit par ôter ses lunettes noires.

— Je veux que tu sois le chef, sur ce coup-là.

— Chef paparazzi. Attends que j'appelle ma mère pour qu'elle puisse frimer devant ses copines de mah-jong.

Fester s'esclaffa.

— Je t'aime, tu sais.

— Ça y est, on a fini ?

— Ça y est.

Ray rangea soigneusement son appareil après avoir démonté l'objectif et mit la sacoche en bandoulière. Il clopina vers la sortie... non pas suite aux coups dans les tibias, mais à cause du morceau de shrapnel logé dans sa hanche. Le shrapnel qui commençait à descendre. Non, c'était trop simple. Le shrapnel était une excuse. À un moment de sa misérable existence, Ray avait joui d'un potentiel quasi illimité. À l'école de journalisme de Columbia – où un prof lui avait trouvé un « talent presque surnaturel », pour ce qu'il en faisait aujourd'hui –, il s'était spécialisé dans le reportage photo. Mais cette vie-là n'était pas pour lui. Il y a des gens qui attirent la poisse. Des gens, quelles que soient les opportunités qui s'offrent à eux, qui trouvent le moyen de tout gâcher.

Ray Levine était de ceux-là.

Dehors il faisait nuit. Ray se demandait s'il allait rentrer se coucher directement ou bien faire un saut dans un troquet élégamment nommé *Le Tétanos*. Un véritable dilemme.

Il repensa au cadavre.

Les visions s'enchaînaient, de plus en plus rapides et brutales. Normal, vu que c'était le jour anniversaire où tout s'était arrêté, où les rêves d'une vie réussie s'étaient disloqués comme... ma foi, un peu comme ces images qui le harcelaient.

Il fronça les sourcils. Alors, Ray, on verse dans le mélo ?

Il avait espéré que le travail inepte d'aujourd'hui lui changerait les idées. Mais ça n'avait pas marché. Il se rappela sa propre bar-mitsvah, le moment où, sur la chaire, son père s'était penché pour chuchoter à son oreille. Son père sentait l'Old Spice. Il avait posé la main sur sa tête et, les larmes aux yeux, dit simplement : « Je t'aime tellement. »

Ray chassa ce souvenir. La pensée du cadavre était bien moins douloureuse.

Les voituriers avaient voulu le faire payer – pas de cadeaux, même entre professionnels –, du coup il avait trouvé une place trois pâtés de maisons plus loin, dans une rue latérale. Il tourna et la vit, sa poubelle roulante, une Honda Civic, douze ans d'âge, avec un pare-chocs arraché et une vitre rafistolée avec du Scotch. Ray se frotta le menton. Mal rasé. Mal rasé, quarante ans, une poubelle en guise de voiture, un appartement en sous-sol lequel, entièrement rénové, pourrait prétendre à l'appellation de trou à rats, aucune perspective, abus de boisson. Il pleurerait bien sur son sort, mais encore fallait-il que ça l'intéresse.

Il venait juste de sortir ses clés de voiture quand il reçut un coup violent à l'arrière de la tête.

Mais qu'est-ce qui... ?

Il tomba sur un genou. Tout devint noir. Un frémissement lui courut le long de la nuque. Ray se sentait désorienté. Il essaya de secouer la tête, histoire de recouvrer ses esprits.

Un nouveau coup atterrit près de sa tempe.

Quelque chose à l'intérieur de son crâne explosa dans un éclair aveuglant. Ray s'étala par terre. Il avait dû perdre connaissance – il n'en était pas certain – quand soudain il sentit qu'on le tirait par l'épaule droite. L'espace d'un instant, il resta affalé, n'ayant ni l'envie ni la force de résister. Sa tête endolorie lui tournait. La partie primitive de son cerveau, la zone purement animale, s'était mise en mode survie. Fuir plutôt que punir, lui soufflait-elle. Roule-toi en boule, protège-toi.

On tira plus violemment, manquant lui déboîter l'épaule. Puis la pression se relâcha, et ce fut là qu'il comprit. Et rouvrit les yeux d'un seul coup.

On était en train de lui voler son appareil.

C'était un Leica classique doté d'une fonction d'envoi numérique récemment mise à jour. Il sentit son bras se lever, la bretelle glisser vers le haut. Une seconde de plus, et son appareil photo allait se volatiliser.

Ray ne possédait pas grand-chose. Son Leica était l'unique bien auquel il tenait réellement. C'était son gagne-pain, mais aussi le seul lien avec le Ray d'autrefois, la vie d'avant le cadavre, et si l'autre croyait qu'il allait se laisser faire...

Trop tard.

Il se dit qu'il aurait peut-être une opportunité, si jamais l'agresseur s'en prenait aux quatorze dollars que contenait son portefeuille, mais il ne voulait pas courir de risque.

Encore flageolant, Ray cria :

— Non !

Il voulut se jeter sur son agresseur, heurta quelque chose – les jambes peut-être – et essaya de refermer ses bras autour. L'obstacle n'offrait pas vraiment de prise, mais l'impact avait suffi.

L'autre tomba. Ray aussi, à plat ventre. Entendant un bruit mat, il pria pour n'avoir pas fracassé son propre appareil. Il parvint à ouvrir les yeux en plissant les paupières et vit la sacoche à quelques pas de lui. Il se traîna dans sa direction quand soudain son sang se glaça.

Il venait d'apercevoir une batte de base-ball sur le trottoir.

Et, surtout, une main gantée qui la ramassait.

Ray voulut lever les yeux, en vain. Il repensa à la colonie de vacances que son père dirigeait quand il était petit. Son père – tout le monde l'appelait tonton Barry – organisait des courses de relais où il fallait brandir le ballon de basket au-dessus de sa tête, tourner sur soi-même sans le quitter des yeux, puis, complètement étourdi, traverser le terrain en dribblant et mettre le ballon dans le panier. Le problème, c'était que, en proie au tournis, on s'écroulait d'un côté tandis que le ballon partait de l'autre. C'était pareil maintenant : il avait l'impression de dégringoler vers la gauche alors que le reste du monde basculait à droite.

Le voleur d'appareil photo leva la batte de base-ball et fit un pas vers lui.

— À l'aide ! hurla Ray.

Personne ne vint.

La panique fut rapidement suivie d'un réflexe de survie. Fuir. Il tenta de se mettre debout, mais non, aucune chance de ce côté-là. Il était déjà sonné. Un coup de plus...

— À l'aide !

L'agresseur se rapprocha. Ray n'avait pas le choix. Toujours à plat ventre, il s'éloigna en rampant comme un crabe estourbi. En voilà une superidée ! De quoi échapper à coup sûr à cette saleté de batte. L'enfant de salaud était déjà presque sur lui. Il n'y avait aucune porte de sortie.

L'épaule de Ray se cogna à quelque chose ; il comprit que c'était sa voiture.

Au-dessus de lui, la batte s'éleva en l'air. Encore une seconde, deux peut-être, et il aurait le crâne broyé. Il n'avait qu'une seule chance, et il la saisit.

Se pressant contre le trottoir, Ray s'aplatit au maximum et se glissa sous sa voiture.

— Au secours ! cria-t-il à nouveau.

Puis, à l'adresse de son agresseur :

— Prends l'appareil et tire-toi !

L'autre obéit instantanément. Ray entendit le bruit de ses pas décroître dans la ruelle. Formidable. Il entreprit de s'extirper de sous la voiture. Sa tête protesta, mais il y parvint. Il s'assit sur le bitume, adossé à la portière côté passager. Il n'aurait pas su dire combien de temps il resta là. Peut-être même qu'il avait tourné de l'œil.

Lorsqu'il en eut la force, Ray lâcha un juron, monta dans la voiture et mit le moteur en marche.

Bizarre, se dit-il. Le jour anniversaire du bain de sang... et voilà que lui-même manque se noyer dans le sien. La coïncidence faillit le faire sourire. Son sourire s'effaça tandis qu'il démarrait.

Une simple coïncidence, c'est ça. Pas de quoi en faire un fromage. La nuit sanglante, c'était il y a dix-sept ans, même pas un jubilé à proprement parler. Ray avait déjà été agressé auparavant. L'année dernière, alors qu'il sortait fin saoul d'une boîte de strip-tease à deux heures du matin, on lui

avait piqué son portefeuille avec sept dollars dedans et la carte de fidélité d'une chaîne de pharmacies discount.

N'empêche.

Il trouva une place devant la rangée de maisons mitoyennes correspondant à ce qu'il appelait son chez-lui. La maison où il logeait appartenait à Amir Baloch, un immigré pakistanais qui vivait là avec sa femme et sa bruyante progéniture.

Admettons une seconde, rien qu'une fraction de seconde, que ce ne soit pas une coïncidence.

Ray descendit de voiture. Sa tête l'élançait. Et ce serait pire demain. Il passa devant les poubelles, emprunta les marches qui menaient au sous-sol, glissa la clé dans la serrure. Il fouillait son cerveau endolori à la recherche du moindre rapport – le plus petit lien, le plus ténu, le plus obscur – entre cette tragique nuit dix-sept ans plus tôt et l'agression de ce soir.

En vain.

Ce soir, ç'avait été un vol, pur et simple. On assomme le gars avec une batte de base-ball, on lui arrache l'appareil photo et on disparaît. Sauf que... ne lui volerait-on pas son portefeuille aussi, à moins que ce ne soit le type qui l'avait dépouillé à la sortie de la boîte de strip-tease et qui savait que Ray était fauché ? Si ça se trouve, elle était là, la coïncidence. Jour anniversaire ou pas. C'était peut-être l'enfoiré qui l'avait agressé deux ans plus tôt.

Nom d'un chien, il divaguait, là. Où diable était le Vicodin ?

Il alluma la télévision et alla dans la salle de bains. Lorsqu'il ouvrit l'armoire à pharmacie, une dizaine de flacons et autres contenants dégringolèrent dans le lavabo. Il fourragea dans le tas et finit par repêcher la fiole de Vicodin. Du moins il espérait que c'était du Vicodin. Il avait acheté ces comprimés au marché noir à un gars qui prétendait les faire venir du Canada. C'étaient peut-être des vitamines de croissance, allez savoir.

Aux infos régionales, il était question d'un incendie : on interrogeait les voisins qui, évidemment, avaient toujours

quelque chose d'intéressant à dire sur le sujet. Son portable sonna. Le numéro de Fester s'afficha à l'écran.

— Quoi de neuf ? fit Ray en s'effondrant sur le canapé.

— Tu as l'air K.-O.

— Je me suis fait agresser juste en sortant de la bar-mitsvah.

— C'est sérieux ?

— Oui. J'ai pris un coup de batte de base-ball sur la tête.

— On t'a piqué quelque chose ?

— L'appareil photo.

— Attends, tu as perdu les photos d'aujourd'hui ?

— Mais non, il ne faut pas t'inquiéter, dit Ray. Ça ira, je t'assure.

— Au fond de moi, je suis mort d'inquiétude. Je te parle photos pour masquer mon angoisse.

— Je les ai, répondit Ray.

— Comment ?

Il avait trop mal au crâne pour s'expliquer, et puis il était dans le gaz à cause du Vicodin.

— T'occupe. Elles sont en sécurité.

Quelques années plus tôt, lors de son bref passage chez les « vrais » paparazzi, Ray avait pris des photos délicieusement compromettantes d'un célèbre acteur gay en train de tromper son petit ami avec – horreur ! – une femme. Le garde du corps de la star lui avait arraché l'appareil photo et détruit la carte mémoire. Depuis, Ray avait équipé son appareil d'une touche « envoi » – comme on en trouve sur les smartphones – qui expédiait automatiquement par mail les photos stockées sur la carte mémoire toutes les dix minutes.

— C'est pour ça que j'appelle, dit Fester. Il me les faut fissa. Choisis-en cinq et envoie-les-moi ce soir. Le papa d'Ira veut notre nouveau cube presse-papiers.

À la télé, caméra panoramique sur la présentatrice météo, une fille canon moulée dans un pull rouge. Un piège à audimat, quoi. Les yeux de Ray se fermaient quand la petite mignonne en termina avec la photo satellite et rendit l'antenne au présentateur du journal coiffé à outrance.

— Ray ?
— Cinq photos pour le cube presse-papiers.
— C'est ça.
— Un cube a six faces, dit Ray.
— Waouh, dis donc, la bosse des maths ! La sixième face est pour le nom, la date et l'étoile de David.
— Compris.
— J'en ai besoin vite.
— OK.
— Tout baigne alors. Sauf que, sans appareil photo, tu ne pourras pas faire George Queller demain. Pas de souci. Je trouverai quelqu'un d'autre.
— Merci, je vais pouvoir dormir sur mes deux oreilles.
— Tu es un drôle de type, Ray. Balance-moi les photos. Et ensuite, repose-toi.

— Je suis subjugué par ta sollicitude, Fester.

Les deux hommes raccrochèrent. Ray retomba sur le canapé. Le médicament faisait son effet à merveille. Il sourit presque. À la télé, le présentateur outrageusement coiffé prit sa voix la plus grave pour annoncer :

— On nous signale la disparition d'un résident local, Carlton Flynn...

Ray ouvrit un œil. Un jeune type, genre ado attardé, brun aux pointes décolorées, avec un anneau à l'oreille, apparut à l'écran. Il faisait mine d'envoyer des baisers à la caméra. La légende disait : « Porté disparu », alors qu'il aurait été plus exact de spécifier « Trouduc ». Ray fronça les sourcils. Quelque chose le préoccupait vaguement, mais il était incapable d'y réfléchir maintenant. Dormir, il ne pensait qu'à ça, mais s'il n'expédiait pas les cinq photos, Fester allait rappeler, et, franchement, il n'avait pas besoin de ça. Au prix d'un immense effort, il parvint à se remettre debout. Il tituba jusqu'à la table de cuisine, alluma son ordinateur portable et vérifia que les photos avaient bel et bien été transférées sur son disque dur.

Elles y étaient.

Quelque chose le tracassait, sans qu'il sache quoi. Peut-être que ça n'avait rien à voir. À moins que ce ne soit important. Ou alors, plus vraisemblablement, le coup de batte avait détaché de minuscules fragments de sa boîte crânienne qui, maintenant, lui gratouillaient littéralement la cervelle.

Les photos de la bar-mitsvah s'affichèrent dans l'ordre inversé : la dernière venait en premier. Ray parcourut rapidement les onglets. Une scène de danse, une photo de famille, une de la Torah, une avec le rabbin, une avec la grand-mère d'Ira en train de l'embrasser sur la joue.

Cela en faisait cinq. Il les mit en pièces jointes à l'adresse mail de Fester et cliqua. Envoyé.

Ray se sentait tellement vanné qu'il n'était même pas sûr d'avoir la force de décrocher de la chaise et d'arriver jusqu'au lit. Il se demandait s'il n'allait pas poser la tête sur la table de cuisine pour piquer un somme quand il se souvint des autres photos de sa carte mémoire, prises plus tôt dans la journée, avant la bar-mitsvah.

Une tristesse infinie le submergea.

Il était retourné dans ce maudit parc pour prendre des photos. Débile, mais il faisait ça tous les ans. Il n'aurait su dire pourquoi. Ou peut-être que si, et c'était encore pire. L'objectif de l'appareil lui donnait de la distance, une perspective, une impression de sécurité. Ceci expliquait peut-être cela. Le fait de revoir ce lieu cauchemardesque sous cet angle curieusement rassurant allait peut-être changer ce qui, évidemment, ne pourrait jamais l'être.

En contemplant les clichés pris plus tôt dans la journée, Ray se rappela autre chose.

Le gars aux pointes décolorées, avec l'anneau à l'oreille.

Deux minutes plus tard, il trouva ce qu'il cherchait. Et son sang se glaça dans ses veines.

L'agresseur n'en voulait pas à son appareil. Il voulait une photo.

Celle-ci, précisément.